

Résultats attendus : 47% de réussite ?

Les résultats d'une expérimentation de la méthode ABA faite dans les meilleures conditions pendant une période d'environ cinq ans et dans vingt-huit établissements, portant sur 578 enfants autistes, prennent dans ce contexte une particulière importance. Vont-ils confirmer l'étonnante statistique obtenue lors de la première expérimentation de la méthode ABA par Lovaas et son équipe, à savoir le chiffre sans cesse avancé depuis 1987 de 47 % des enfants ayant « atteint un développement intellectuel normal et un fonctionnement éducatif normal, avec un **QI** normal et une fréquentation normale des écoles primaires publiques » (4) ? Les études postérieures furent nombreuses à mettre en doute la validité de ce résultat. Une recherche fouillée sur cette question, publiée en 2004, aux États-Unis, par V. Shea, conclut : « Il est temps pour les partisans de la méthode et les professionnels d'arrêter de citer le chiffre de 47 %, ainsi que les concepts tels que "développement normal", enfants "impossibles à distinguer des enfants de leur âge au développement normal", et le fait d'avoir été "guéris" de l'autisme. Les résultats rapportés de la recherche initiale ne sont pas en accord avec de telles interprétations : de plus, d'autres études, effectuées au cours des trois décennies qui se sont écoulées depuis le début de cette recherche, mettent systématiquement en évidence des taux de réussite (selon les critères de l'étude d'origine) qui sont significativement inférieurs à 47 % » (5). Une recherche plus récente, effectuée par V. Cruveiller, en 2012, confirme que « les réserves émises par V. Shea (2004) demeurent valides. Les données actuellement disponibles restent insuffisantes pour confirmer scientifiquement l'indication d'une prise en charge comportementale intensive chez les enfants avec autisme » (6). La Haute Autorité de Santé elle-même en 2013 considère qu'il n'existe qu'une « présomption » scientifique d'efficacité concernant la méthode ABA.



La question du surcoût

En février 2015, la Caisse nationale de solidarité pour l'autonomie (CNSA) rend publique une « Évaluation nationale des structures expérimentales Autisme », réalisée par des organismes indépendants – les cabinets Cekoïa conseil et Planète Publique. Le rapport final constate que « les vingt-huit structures expérimentales se caractérisent par l'application de techniques psycho éducatives de type comportementaliste ABA. Ces techniques impliquent des taux d'encadrement et une intensité d'accompagnement élevés qui eux-mêmes impliquent des coûts globalement plus élevés que pour des structures traditionnelles du secteur médico-social ». Une des principales questions auxquelles il est demandé aux évaluateurs de répondre est : « le surcoût du fonctionnement des structures expérimentales » permet-il l'obtention de meilleurs résultats pour le devenir des enfants autistes ? (7) Ce que le rapport d'étude reprend ainsi : « Un des objectifs de ces expérimentations est d'identifier si un accompagnement intensif (tant au niveau du nombre d'heures que du taux d'encadrement) peut permettre de réaliser des progrès plus rapidement que dans une structure classique. Ces progrès doivent permettre une sortie plus rapide du secteur médico-social vers le milieu ordinaire et *a minima* une amélioration des capacités des enfants, qui est logiquement favorable à un accompagnement futur allégé ».

Afin de respecter le taux d'encadrement, un professionnel pour un enfant, nécessaire à une bonne application de la méthode ABA, le surcoût s'avère en effet important : « 64 000€/an la place en moyenne contre 14 000€ pour les SESSAD (8) tous types de SESSAD confondus, 32 000€ pour les IME autisme sans places d'internat et 47 000€ pour les IME autisme avec ou sans places d'internat » (9). Grâce à ce financement généreux : « le taux d'encadrement par structure expérimentale, écrivent les rapporteurs, varie de 0,28 ETP à 2,36 ETP pour un enfant. En moyenne, le taux d'encadrement global (toutes catégories de personnel confondues) est de 1,29 ETP pour un enfant. À titre d'information, en 2012, au niveau national, pour les structures du secteur médico-social non expérimentales, le taux d'encadrement moyen était de 0,27 ETP pour un enfant au sein des SESSAD et de 0,76 ETP pour un enfant au sein des IME autismes » (10). Une des conditions majeures du fonctionnement de la méthode ABA est respectée puisque le taux d'encadrement par du personnel en situation directe d'accompagnement (toutes structures expérimentales confondues) est de 1,03 ETP (11) par enfant (12). L'autiste dans de telles structures est en permanence pris en charge par un professionnel. Le nombre d'heures d'accompagnement hebdomadaire moyen par enfant est de 26 heures.



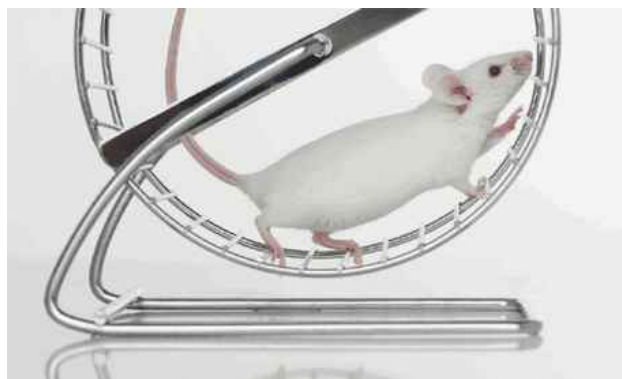
Des conditions de travail conformes à la méthode ABA

Les conditions de travail sont apparemment très favorables : un petit groupe d'autistes (16 en moyenne), des enfants jeunes (âge moyen : 8,5 ans), des profils variés, une coconstruction du projet avec des parents impliqués et des équipes, composées de professionnels et de parents, soudées par un même militantisme en faveur de la méthode ABA. Le rapport constate en effet qu'« Un certain nombre d'associations gestionnaires et de structures affichent l'objectif de diffuser et de faire reconnaître les méthodes comportementales comme faisant partie de leurs priorités – voire l'ont inscrit dans leur projet d'établissement ou dans leur activité » (13). Il précise que « les professionnels (psychologues et éducateurs) maîtrisent essentiellement la méthode ABA, et les éducateurs sont parfois invités à « désapprendre » les autres approches d'accompagnement de l'autisme à leur arrivée dans la structure (en particulier les approches liées à la méthode psychanalytique). » (14).

Dans certaines institutions pilotes, ce militantisme a engendré quelques difficultés « pour recruter un psychiatre ou un pédopsychiatre qui accepte de réaliser des vacations au sein d'une structure qui applique des méthodes comportementales » (15). De manière générale les médecins y sont peu présents. Ce qui n'apparaît guère contrarier les intervenants. En revanche une préoccupation étonnante s'impose eu égard à la bonne qualité apparente des conditions de travail : « des problèmes de turn-over, à tous les niveaux hiérarchiques et particulièrement au niveau du personnel éducatif » (16). Pour ces derniers, observent les rapporteurs, le caractère exigeant de leur fonction peut s'expliquer par plusieurs facteurs, au premier rang desquels ils mettent, sans doute avec pertinence, « les méthodes d'accompagnement intensives » et « les tâches répétitives liées à la mise en œuvre des protocoles ABA » (17). Plusieurs structures ont dès lors fait le choix de ne pas recruter d'éducateurs spécialisés « pour les tâches d'exécution » mais des profils moins diplômés. Rappelons le constat de M. Dawson, une autiste canadienne de haut niveau : « les terribles souffrances des premières semaines d'ABA ne sont pas dues à l'extraction hors de nos supposés mondes privés. Il est plus plausible que les pleurs, les cris perçants, et les fuites soient ceux du soulèvement d'un enfant qui est forcé de manière répétitive à abandonner ses points forts » (18). Il est très probable que le turn-over des éducateurs résulte de la confrontation répétée aux souffrances de l'enfant suscitées par la rigidité des protocoles.

La méthode ABA faisant l'impasse sur la vie psychique, pour ne vouloir connaître que les comportements, ne fait pas bon ménage avec des professionnels qualifiés : elle se satisfait de peu de médecins, de peu de pédopsychiatres, de peu d'éducateurs spécialisés et de psychologues ne connaissant qu'une seule méthode.

À suivre... La partie II paraîtra prochainement dans *Lacan Quotidien* ([inscrivez-vous](#) pour le recevoir)



* : Bien qu'ayant publié de nombreux articles sur l'autisme dans des revues scientifiques, les candidatures des deux auteurs de l'article n'ont pas été retenues pour participer à l'élaboration des recommandations de la Haute Autorité de Santé pour les autistes adultes. La volonté affichée d'ouverture aux diverses approches peut se mesurer à cette aune. De même, le RAAPH (Rassemblement pour une approche des autismes humaniste et plurielle) n'est toujours pas admis au Comité national de suivi du 3^e Plan Autisme, qui oriente la politique de l'autisme en France.

Pour plus d'informations : <http://blogs.mediapart.fr/blog/patrick-sadoun/251014/le-rassemblement-pour-une-approche-des-autismes-humaniste-et-plurielle->

1 : Ces créations prennent appui sur une circulaire du 5 janvier 2010 de la Direction Générale de l'Action Sociale
2 : ABA : Applied Behavior Analysis (Analyse appliquée du comportement), élaborée par Lovaas aux États-Unis dans les années 1980.

3 : 3^e Plan Autisme (2013-2017), p. 58, disponible sur : <http://social-sante.gouv.fr/IMG/pdf/plan-autisme2013-2.pdf>

4 : Lovaas O.I., « Behavioral treatment and normal educational and intellectual functioning in young autistic children », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 1987, 55, (1), p. 3-9.

5 : Shea V., « A perspective on the research literature related to early intensive behavioral intervention (Lovaas) for young children with autism », in *Autism*, SAGE Publications and the National Autistic Society, vol 8 (4), 2004, p. 349-367 ; traduction française : « Shea V. Revue commentée des articles consacrés à la méthode ABA (EIBI : Early Intensive Behavioral Intervention) de Lovaas, appliquée aux jeunes enfants avec autisme », in *Psychiatrie de l'enfant*, LII, I, 2009, p. 296.

6 : Cruveiller V., « Les interventions comportementales intensives et précoces auprès des enfants avec autisme : une revue critique de la littérature récente », *Cahiers de Préaut*, 2012, 1, p. 107.

7 : Cekoïa Conseil et Planète publique, *Evaluation nationale des structures expérimentales Autisme*, CNSA, Rapport final, février 2015, p.7, [disponible ici](#)

8 : SESSAD Service d'éducation spéciale et de soins à domicile.

9 : Cekoïa Conseil et Planète publique, *op. cit.*, p. 78.

10 : *Ibid.*, p. 28.

11 : ETP : Equivalent Temps Plein.

12 : Cekoïa Conseil et Planète publique, *op. cit.*, p. 29.

13 : *Ibid.*, p. 45.

14 : *Ibid.*, p. 78.

15 : *Ibid.*, p. 13.

16 : *Ibid.*, p. 17.

17 : *Ibid.*, p. 59.

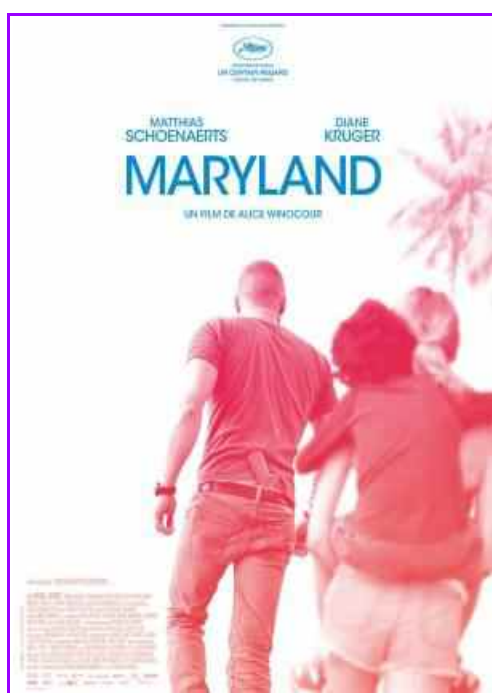
18 : Dawson M., « The misbehavior of behaviorists. Ethical challenges to the autism-ABA industry » [2004] disponible sur son site *No Autistics allowed* : http://www.sentex.net/~nexus23/naa_aba.html

L'anticipation du présent

Entretien avec Alice Winocour à propos de *Maryland*

par François Ansermet et Nouria Gründler

Nouria Gründler : *Maryland* (1) raconte l'histoire d'un soldat de retour de la guerre en Afghanistan qui, malgré des troubles post-traumatiques, se charge de protéger la famille d'un riche libanais. Le pari d'Alice Winocour est de mettre en scène la tragédie intérieure de son personnage, à partir de déplacements du corps, laissant le souffle et les gestes exprimer une violence subie. Ce film, sorti avant les attentats du 13 novembre 2015, anticipe une situation où nous nous retrouvons, comme le héros, à devoir faire face à un monde éclaté, insaisissable.



Hyper vigilance

François Ansermet : *Maryland*, c'est d'abord un film sur l'angoisse. Comme le personnage central du film, Vincent, le spectateur se retrouve sous tension tout au long du film, sans cesse dans l'anticipation incertaine de ce qui va suivre, sans savoir si cette anticipation est dans le vrai ou le faux – entre vigilance et fausse perception, vers l'hyper lucidité ou l'hallucination.

Alice Winocour : Vincent est dans ce que l'on appelle une « hyper vigilance ». Autrement dit, il anticipe le danger en permanence, ce qui est la fonction principale des hommes de main (*bodyguards*). Ceux que j'ai interrogés disent que, dans les lieux publics, ils ont toujours le regard porté sur les mains des gens car c'est souvent de là que vient le danger (un couteau par exemple). Ils savent qu'ils doivent toujours anticiper afin de réagir à temps et se concentrent sur les sources potentielles de menaces. D'où une vision fragmentée du monde.

Dans des zones de guerre, il y a des comportements de survie. Tout soldat en Afghanistan savait notamment que pour ne pas être victime d'explosions ou d'attaques surprise, il ne devait jamais, dans un café, s'asseoir en vitrine... Beaucoup conservent ensuite leurs comportements d'hyper vigilance dans des zones paisibles.

FA : Dans une scène, un sac en plastique traverse la route...

AW : L'un des soldats qui présentent ces syndromes dits de stress post-traumatique, que j'ai rencontré, m'a raconté avoir vu sur la route des sacs en plastique contenant des enfants morts. Quand, plus tard, sur une route avec sa copine, il a vu passer un sac poussé par le vent, il lui a dit : « Attention ! ça pourrait être un enfant mort ». Les images de mort étaient devenues son quotidien. C'est pourquoi j'ai essayé de montrer des images hantées, d'un ailleurs ou d'un hors-champ que l'on ne voit pas.

Des images hantées

FA : Il y a d'abord ce qu'on ne voit pas – des images le suggèrent.

AW : J'ai pensé le film comme une expérience sensorielle, où l'on ne devrait voir, entendre ou comprendre que du point de vue unique d'un personnage. D'où cet aspect fragmentaire et la présence du hors-champ, à tel point que tout peut être l'objet d'un fantasme. J'ai pensé aux films de Carpenter, qui travaille souvent avec le hors-champ. Au moment où Vincent se balade dans le jardin entouré de hautes clôtures, on entend des sons mais on ne voit pas ce qui se passe derrière – c'est ce que j'éprouvais dans le jardin de ma grand-mère : j'entendais des gens marcher, des bribes de leurs paroles... mais je ne les voyais pas et ne savais pas ce qui se passait, d'où une fenêtre possible sur l'imaginaire. J'ai donc essayé de jouer avec le spectateur pour que, comme Vincent, il essaie d'inventer à partir de rien, construise ses propres scénarios.

FA : Pour que le spectateur soit aussi perturbé que le héros.

AW : Oui. Nous avons joué avec des altérations de l'image modifiant la vitesse de la caméra, pour qu'on décroche de la réalité. Nous avons travaillé sur la bande-son en créant des distorsions pour qu'on reste dans la réalité mais avec un léger décalage, ce qui fait que des choses très banales peuvent devenir tout à coup effrayantes.

Une expérience de corps

NG : Pour revenir à la construction du personnage de Vincent, je suis frappée par sa manière d'éviter le dialogue, la parole. On a l'impression qu'il est prisonnier de son propre corps.

AW : C'est un point commun entre ce film et *Augustine* (2) : j'ai voulu filmer un langage de corps, ce qui se joue entre le corps et le langage – lorsque les sensations dépassent les mots, lorsqu'il n'y a pas de mots pour les décrire. On dit parfois des soldats qu'ils s'extériorisent peu, qu'ils pratiquent une culture du silence. Ces sensations post-traumatiques ne peuvent tout simplement pas être décrites, exprimées par le langage ; il n'y a plus de mots.

FA : Il y a aussi des éléments hors-champ qui sont dans le corps, qui le parasitent hors temps, hors langage. En position de spectateur, c'est exactement ce qui nous arrive. Avec *Augustine*, le spectateur peut avoir un regard clinique – celui de Charcot, de Freud ou le sien propre – tandis que, dans *Maryland*, nous sommes nous-mêmes décalés, hors temps, nous sursautons, nous sommes totalement pris. C'est une construction particulière, un choix délibéré.

AW : J'ai fait le choix de construire ce film sur une sensation physique, celle du syndrome post-traumatique que j'ai eu à la naissance prématurée de ma fille. Ma fille et moi avons frôlé la mort. Quand je suis revenue à moi après l'accouchement, j'étais dans une salle blanche, je ne savais plus où j'étais, j'ai pensé que j'étais morte. Je n'entendais que des bruits de machines. Personne ne m'a parlé ni expliqué où j'étais et je n'avais plus ma fille ; je n'avais plus de repères. C'est sur cette sensation physique d'être dans les limbes, de ne plus appartenir au monde des vivants et ensuite d'y retourner, que j'ai construit mon film. Sortir de l'hôpital et devoir laisser ma fille dans cet univers avec tous ces sons, tous ces bruits, a été très douloureux. La mémoire sensorielle que j'ai de ces événements n'est qu'auditive.

L'effondrement du monde

FA : Dans le film, il y a un chaos des perceptions, l'objet voix et l'objet regard sont à vif. Au niveau des sensations, c'est un film qui fait peur.

AW : C'est un film sur la peur où j'ai mis toutes mes peurs, mes peurs d'enfant, du noir, de l'orage, mais aussi des peurs plus contemporaines. Telle cette image télévisée d'une femme de Rakka avec une kalachnikov emmenant sa fille à l'école – une parmi celles qui nous arrivent en permanence et nous donnent la sensation d'être témoin de tout ce qui se passe dans le monde sans en avoir aucun contrôle. On retrouve dans le film cette sensation d'un environnement chaotique, de l'effondrement du monde.

Alors qu'on est sur la French Riviera, au Cap d'Antibes, dont les plages sont habituellement présentées comme idylliques, il pleut en permanence, il y a des orages... Dans le film, le temps est dérégulé. J'ai pensé le titre *Maryland* – nom d'une vraie villa dans le sud de la France – en opposition à *Wonderland* : un monde où il n'y a plus de rêves, ni d'amour possible, où le corps de Vincent est dérégulé, où tout est chaotique – « chaos » est écrit sur son bras, comme je l'ai vu sur le bras d'un soldat.

Comment interpréter le monde ?

FA : Tout est dérégulé – comme dans les peurs d'enfants qui ne savent plus comment interpréter le monde. Le spectateur n'est pas du tout dans la position de savoir quoi que ce soit. Il est lui-même totalement décalé.

AW : Oui, je voulais qu'il se raconte lui-même des histoires. Je crois que le comble de l'angoisse, c'est le doute. Le doute est l'ingrédient principal du *thriller paranoïaque*. En regardant le film, on doit se demander si l'on a bien vu, comment interpréter ce que se passe. L'attaque est-elle bien réelle ? Certains pensent que toute la deuxième partie du film est fantasmée. Le spectateur est parfois plus inventif que moi, la scénariste ! J'aime bien l'idée que l'on commence à être aussi paranoïaque que le personnage.

FA : On est en effet complètement perdu quant à l'épreuve de la réalité. On est dans un incessant balayage d'interprétation. Le son ne va pas avec l'image qui, elle, ne va pas avec l'événement.

AW : Il y a un côté politique dans le film, mais l'intrigue n'est pas la description d'une « affaire ». Je sème de petits indices qui évoquent cette espèce d'affairisme de droite. Pour moi, c'est aussi une sensation de déliquescence de la société, une impossibilité de se raccrocher à quoi que ce soit.

FA : On ne sait plus à quoi se référer, où est la réalité...

AW : Aujourd'hui avec l'attentat du Bataclan, nos pires cauchemars se réalisent et deviennent soudain réels. Ce qui est paradoxal avec le personnage de Vincent, c'est qu'il est conscient d'être à l'affût du « cauchemar » et que, d'une certaine manière, il appelle cela de ses vœux. Les soldats habitués à vivre dans des environnements extrêmes sont modelés pour être adéquats à ces situations, si bien que, souvent, ils ne sont plus adaptés au monde quotidien. L'un d'entre eux m'a raconté que, lorsqu'il rentrait chez lui, il ne pouvait plus prendre son fils dans les bras : il avait peur de lui faire mal parce que son propre corps était devenu une arme. Les soldats d'élite, tel Vincent, connaissent de nombreuses manières de tuer et sont mis en permanence dans des états de survie ; c'est dans l'action qu'ils se remettent à vivre.



Une étrange histoire d'amour

NG : Le spectateur retrouve sa respiration au moment où Vincent et la femme qu'il protège partagent un moment apaisé.

AW : J'ai l'idée que les barrières des conventions et le sectarisme des classes sociales pourraient s'effondrer entre ces deux personnes de mondes différents et qu'ils pourraient se donner un peu de chaleur, à l'abri du chaos du monde. Au moment où ils dorment côte à côte, il y a, dans le fait de dormir, une idée d'abandon – car on sait qu'il ne peut plus dormir et qu'elle est insomniaque. Ces deux personnes, décalées dans leur monde, trouvent un certain apaisement à être ensemble, avant que la violence, en un instant, fasse ressurgir le mur des conventions entre eux. En voulant la sauver, il la perd car elle prend conscience de l'abîme qui les sépare.

FA : Donc, en exclusion interne de ce monde étrange, il y a une histoire d'amour.

AW : Pour moi c'est une histoire d'amour mais, effectivement, elle est étrange. La dernière scène se situe dans un *no man's land*. Revient-elle vraiment ? Ou bien est-ce un fantasme ? Le plan est très légèrement ralenti pour susciter ce doute, ce glissement vers l'irréel. J'aimais qu'elle arrive par surprise derrière lui, puisqu'il craint toujours qu'un danger surgisse de derrière : là, c'est l'amour qui arrive dans son dos. J'aimais l'idée d'une sorte de *paranoïa amoureuse*. Il y a quelque chose d'un peu maternel dans cette étreinte qui le reconforte ; en arrière plan, grâce à cette étreinte, elle le ramène dans le monde des vivants. Elle le ramènerait des limbes à la vie, tout en ressemblant à une sorte de fantôme. Cette scène est une fenêtre ouverte vers l'imaginaire, vers l'interprétation de chacun. J'ai demandé aux deux acteurs de penser à un geste, et Mathias a serré la main de Diane. On voit cette main pleine de cicatrices, stigmates du combat, qui, à un moment, tremble. C'est à travers les mains qu'il y a cette étreinte.

FA : C'est lui qui l'étreint, mais c'est elle qui le prend. Dans une certaine mesure, entre aimer et être aimé, il y a aussi un doute

AW : C'est de la tendresse plus que du sexuel. Au début du film, on demande à Vincent s'il a des problèmes sexuels ; il répond non, mais on perçoit un malaise de sa part.



L'inquiétante étrangeté

NG : Comment as-tu pensé la place de l'enfant ? Sa place est énigmatique, voire inquiétante.

AW : Je l'ai pensée comme une figure du cinéma d'horreur, du cinéma fantastique. Je joue avec les règles, la grammaire du genre pour dire au spectateur : c'est simplement un enfant qui joue, mais il a un masque faisant référence à autre chose, comme un indice de la possibilité de l'horreur...

NG : Est-ce la raison pour laquelle on voit l'enfant dans ce couloir à travers un écran de télésurveillance ?

AW : On aperçoit dans le film les caméras de surveillance qui n'arrêtent pas de chercher et ne voient rien. Pendant le repérage, j'ai visité ces immenses villas du Cap d'Antibes, repère des richissimes du monde entier, qui débarquent avec leur service d'ordre et on voit la paranoïa en action : les maisons sont suréquipées en systèmes de sécurité... Dans le film également. Jusqu'au moment où une caméra en filme une autre ! On voit la névrose des gens, leur angoisse, alors qu'il n'y a pas de logique à tout cela.

NG : L'œil absolu (3) ! Ils souffrent de la société de surveillance, le modèle panoptique.

FA : Mais un œil fragmenté ! Le regard est multiple. L'enfant est regardé et il regarde. C'est la part la plus énigmatique de ce film.

1 : *Maryland*, film d'Alice Winocour, 2015, avec Diane Kruger et Mathias Schoenaerts.

2 : *Augustine*, film d'Alice Winocour, 2012, avec Soko et Vincent Lindon. Cf. entretien de François Ansermet et Nouria Gründler avec Alice Winocour lors de la sortie du film, « Augustine ou le désordre hystérique », *Lacan Quotidien*, n° 254, 26 novembre 2012.

3 : Wajcman G., *L'œil absolu*, Paris, Denoël, 2010.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.